

CHRISTIANISME ET FASCISME

(Paul Sérant, *Le romantisme fasciste*)

« Au moment où le même drame enveloppe toute la terre, il ne sert qu'à rendre chaque peuple à ce qu'il a de plus particulier; dans l'instant où le trouble devient général, l'esprit universel disparaît, le Dieu céleste lui-même pâlit, tandis que les dieux des cavernes se réveillent. »

ABEL BONNARD.

Nous avons vu que le « fascisme » des écrivains français n'était pas seulement une politique, mais aussi bien une éthique et une esthétique, et même, à certains égards, une métaphysique. On sait que le fascisme fut accusé par certains intellectuels chrétiens d'être un néo-paganisme. En fait, la situation du fascisme par rapport au christianisme a

beaucoup varié selon les pays. Les rapports entre Mussolini et le Vatican, d'abord assez tendus, s'améliorèrent par la suite. Les rapports entre le Troisième Reich et le Vatican allèrent, au contraire, en se dégradant, malgré la signature d'un Concordat : quatre ans après l'avènement de Hitler au pouvoir, le pape Pie XI condamnait solennellement les principes racistes de l'État national-socialiste dans l'encyclique *Mit Brennender Sorge*. En Espagne, le général Franco bénéficia de la sympathie agissante de l'Église espagnole et de celle du Saint-Siège, avant même d'avoir pris le pouvoir. Et dans chacun des pays où le fascisme l'avait emporté, « les divergences religieuses se manifestaient au sein des mouvements fascistes. Dans le Parti fasciste italien, comme dans la Phalange espagnole, il y avait à la fois des catholiques fervents et des anticléricaux. En Allemagne nationale-socialiste, les divergences étaient encore plus frappantes : le Parti nazi réunissait des catholiques et des protestants convaincus et des « néo-païens » résolus. Dans les pays où le fascisme n'était que l'aspiration d'une minorité oppositionnelle, la situation n'était pas moins confuse. Un coup d'œil sur la pensée religieuse des écrivains « fascistes » français nous montrera qu'ils étaient loin d'être d'accord sur la question.

Drieu La Rochelle fut sans doute, parmi eux, le premier à s'émouvoir du malaise qui régnait entre Rome et le national-socialisme. Sans être pratiquant, Drieu fut longtemps respectueux du catholicisme. « J'ai toujours admiré et vénéré, dans le catholicisme, écrivait-il en 1938, un système de pensée complet, faisant face à toutes les intimes difficultés de l'homme et leur apportant toujours une exquise et irremplaçable solution psychologique. Cette merveilleuse pertinence des solutions chrétiennes, chaque fois que je la constate, me confirme dans cette idée que la religion catholique représente pour la civilisation d'Europe son arche d'alliance, le coffre de voyage à travers le temps où se serre tout le trésor de son expérience et de sa sagesse. (1) »

Cependant, à l'époque où il écrivait ces lignes, Drieu, ancien élève des Maristes, avait depuis longtemps perdu la foi. Quelles étaient ses difficultés vis-à-vis de la doctrine catholique ?

Disons d'abord que Drieu était profondément sensible à la décadence de la société chrétienne occidentale. Il oppose volontiers le christianisme du Moyen Âge, le christianisme « qui joignait les valeurs du héros et du saint, du croisé et du martyr, les

complexités de la métaphysique et les simplicités de la charité », au christianisme contemporain qui, « du fait de beaucoup d'esprits ignorants ou timorés, entre en coquetterie avec les philosophies ou les politiques les plus molles et les plus louches (2) ». Une seule chose, quant au christianisme contemporain, semble le rassurer : quelques écrivains puissants, qui ont retrouvé les accents du christianisme viril, Bloy, Péguy, Claudel, Bernanos. « On donnerait tout le bienfait mourant de la hiérarchie catholique, on donnerait la peau de tous les évêques et des deux tiers des curés et des moines pour ces quelques pages essentielles du *Désespéré*, de *L'Annonce faite à Marie*, de *La Tapisserie de Notre-Dame* et du *Journal d'un Curé de Campagne* (3). » Mais ces écrivains ne l'empêchent pas de déplorer « le catholicisme des évêques-préfets, ânonnant un rationalisme plus bas que celui des professeurs en Sorbonne sous le nom usurpé de thomisme ou un radotage gâteux de vieilles filles sur le Sacré-Cœur ou le Cœur de Joseph (4) ».

Selon Drieu, il ne devrait pas y avoir de malentendu entre le christianisme et le fascisme. S'il y a malentendu, l'Église en est partiellement responsable. « L'Église, politiquement infirme du fait de ses agents dans le siècle, pêche généralement par retard. Au XVIe siècle, elle a compris trop tard la gravité des mouvements protestants; au XIXe siècle, elle a tardé à se dégager de sa compromission avec les formes corrompues de la monarchie; en plein XXe siècle, elle se trouve empêtrée dans une désastreuse adhésion de la dernière heure aux formes, à leur tour corrompues, de la démocratie. (5) »

L'Église n'était donc guère préparée à comprendre le grand événement du siècle : la rencontre du social et du religieux.

(...)

A vrai dire, ce n'est pas seulement le comportement du clergé ou des intellectuels catholiques qui provoque la fureur de Rebatet, mais, d'une manière générale, le rôle de l'Église dans la société moderne. « Ne remontons pas aux origines et aux apôtres, écrit-il. La religion chrétienne vit et agit parmi nous. Elle agit et vit mal : tout est là. » Il accuse l'Église d'avoir pactisé avec ses pires ennemis : judaïsme, maçonnerie,

bolchevisme, pour faire échec aux révolutions fascistes. Il lui reproche d'avoir été ainsi profondément infidèle à sa mission, tant auprès des corps qu'auprès des âmes :

« Elle (l'Église) peut bien exciper de sa sollicitude pour les prolétaires. Il faudrait être tout à fait benoît pour s'y laisser prendre. On peut sans doute puiser quelques idées valables chez les plus désintéressés des sociologues catholiques, qui datent du reste pour la plupart d'un bon demi-siècle. Il existe, je suppose, dans des banlieues déshéritées, dans certains charbonnages du Nord, des vicaires à bérêts, vrais travailleurs de la charité eucharistique, qui doivent être d'émouvantes exceptions. Mais quand l'Église brandit la liste de ses lois sociales, on constate simplement qu'aucun de ses projets n'a été voté. Pour les oeuvres positives, associations, conférences de ceci et de cela, ce sont de médiocres plagiats de la démagogie officielle, des instruments publicitaires pour lui rafler sa clientèle. Dans un cas comme dans l'autre, les besoins du peuple sont le dernier des soucis... »

Il stigmatise l'égoïsme, la mesquinerie, la ladrerie de la bourgeoisie catholique :

« Tous ceux qui ont dû gagner leur pain quotidien au bas de l'échelle — j'ai été de ceux-là pour ma part — peuvent en servir de témoins : sauf de bien rares hasards, il n'est pas de patron plus dur et plus ladre que le patron qui va à la messe. Il faut voir cela à Lyon, la ville très catholique, et dans les chiourmes des Assurances, où tous les conseils d'administration pensent bien. Les physionomies les plus racornies, les plus rogues du capitalisme français, ses formes de servage les plus archaïques se rencontrent inmanquablement chez les pratiquants (6). »

Cette faillite de l'Église, Rebatet l'attribue avant tout à la dégénérescence intellectuelle, philosophique et morale de l'élite catholique, dont il donne une description haute en couleurs :

« Cette fielleuse hyène de Mauriac, cet aberrant et lugubre pochard de Bernanos, ce phacochère de Louis Gillet, paillason cochonné d'encre où tous les youtres de *Pourri-Soir* se sont essuyés les pieds; ou bien Henry Bordeaux, chapiteau en sucre d'orge et réglisse, où pendillent les bons dieux de chez Bouasse-Lebel; ou encore, parmi les trépassés d'hier, un vénéneux champignon de grimoire, tel le petit père Georges Goyau. Quelques talents à côté, mais tous tellement précieux, tellement équivoques, dont

chaque ligne zigzague parmi des tares sexuelles, impuissants obsédés, masturbés choisissant les bénitiers pour tinettes, pédérastes cherchant Dieu au trou du cul des garçons. Un seul écrivain véritable et sain dans l'obéissance catholique, Paul Claudel, mais politiquement un imbécile pyramidal (7). »

Et Rebatet poursuit son implacable réquisitoire. La philosophie chrétienne a toutes les complaisances pour les ferments modernes de décomposition. L'art chrétien est à tel point disparu « que l'on serait fondé à dire que toute église belle devrait être désormais interdite aux curés ». Les hauts dignitaires de l'Église sont au niveau de leurs compères des Parlements, des synagogues et des loges, et les prêtres nobles et dévoués n'ont plus guère d'autre recours que « l'exode dans des missions lointaines ». Mais là où l'Église manifeste le plus nettement sa décrépitude, c'est lorsqu'elle réserve ses faveurs à ses ennemis, et son hostilité aux régimes et aux hommes d'État qui défendent la civilisation chrétienne. Pour Rebatet, l'explication de ce phénomène est simple : « Les églises du XX^e siècle, incapables de maintenir l'ordre parmi les hommes, ne tolèrent pas que d'autres se substituent à leur impéritie. Sous le charabia moral et mystique dont elles accablent les régimes totalitaires, elles déguisent mal leur haine pour ces concurrents. » D'où cette conclusion : « Puisque la France est surtout catholique, toute Révolution nationale des Français trouvera obligatoirement le catholicisme contre elle. Tout programme politique qui n'en tiendrait pas compte et ne prévoirait pas la riposte serait d'une parfaite vanité (8). »

Rebatet refuse d'ailleurs de croire que le national-socialisme allemand puisse menacer la foi chrétienne. On a beaucoup parlé du paganisme allemand, et l'idée en est devenue populaire; Rebatet raconte comment une brave paysanne de son Dauphiné natal lui a décrit un concert de musique militaire allemande : « Oui, ils se sont mis en rond dans le pré d'en face, et ils ont joué de leur musique, comme à l'église. Paraît que c'était pour adorer Hitler. » Mais, ajoute Rebatet qui vient d'assister aux premières manifestations de la France vichyssoise, « c'est en France que j'ai vu, depuis dix-huit mois, des gens qui font de l'eucharistie un gris- gris, qui ravalent la religion des Blancs à une sorcellerie de Négritos ». En ce qui concerne le paganisme allemand, il aimerait que l'on comparât les chiffres de communions pascales dans l'Allemagne du Sud et dans

les pays d'oc français. Il est vrai que bien des catholiques allemands, si on les somrait de choisir entre le pape et leur fûhrer, n'hésiteraient pas; mais les catholiques d'Action Française, dans un débat identique, se sont déclarés « pour un antipapisme agressif ». Dans les textes nationaux-socialistes incriminés par les Églises, Rebatet n'a trouvé que « la fidélité au chef, le sacrifice aux intérêts de la communauté, l'effort vers l'équité sociale, avant tout l'amour, la conscience du sol natal, du sang blanc, qui nous ont fait, Français, Allemands, Italiens, Espagnols, ce que nous sommes, cet amour et cette conscience sans lesquels nous devenons méconnaissables, infidèles à nous-mêmes; tout ce que les Églises ont été incapables de défendre, mais par contre, maintes fois, de saper sournoisement (9) ».

En conclusion de cette diatribe, Rebatet fait des vœux pour qu'apparaisse une seconde Réforme — et l'Allemagne lui paraît être le pays désigné pour l'accomplir. « Si j'étais le pape, à Dieu ne plaise, les six lettres L.U.T.H.E.R. hanteraient souvent mon sommeil. Mais il se pourrait bien cette fois que Luther ne surgît point d'entre les clercs. »

En attendant cette hypothétique Réforme, Rebatet est formel : le fascisme doit être anticlérical, — comme il doit être anti-oligarchique, anti-juif, antiparlementaire et antimaçonnique. Et dans le grand roman qu'il commençait à écrire à cette époque, et qui ne devait être publié que dix ans plus tard, *Les deux Etendards*, c'est la passion anticléricale qui domine exclusivement. L'exemple de Lucien Rebatet semblerait confirmer la thèse de certains auteurs, juifs et chrétiens, selon laquelle l'antisémitisme traduit une révolte religieuse plutôt que politique.

*

**

L'exemple de Céline aussi, et peut-être davantage. Car, pour Céline pamphlétaire, le christianisme n'est plus qu'un prolongement du judaïsme... tout aussi néfaste et repoussant que ce dernier. « La religion christianique ? La judéo-talmudo-communiste ? Un gang! Les apôtres? tous juifs! Tous gangsters! Le premier gang ? L'Église! La

première racket ? Le premier commissariat du peuple ? L'Église! Pierre ? Un Al Capone du cantique! Un Trotsky pour moujiks romains! L'Évangile? Un code de racket... L'Église catholique? Un arnaquage aux bonnes paroles consolantes, la plus splendide des rackets qui ait jamais été montée en n'importe quelle époque pour l'embéroutage des Aryens. On ne fera jamais mieux!... (10) »

Il s'indignera contre les antisémites français qui, tels Gobineau et Drumont, ont opposé le christianisme au judaïsme. Selon lui, le christianisme n'est qu'une « légende tramée par les Juifs » pour émasculer les Aryens :

« Propagée aux races viriles, aux races aryennes détestées, la religion de « Pierre et Paul » fit admirablement son œuvre, elle décatit en mendigots, en sous-hommes dès le berceau, les peuples soumis, les hordes enivrées de littérature christianique, lancées éperdues imbéciles, à la conquête du Saint-Suaire, des hosties magiques, délaissant à jamais leurs dieux, leurs religions exaltantes, leurs dieux de sang, leurs dieux de race (11) ... »

Mais ce serait une erreur de ne retenir de l'œuvre de Céline que ce nietzschéisme sommaire. Il y a aussi et surtout dans ses pamphlets cette constante et pathétique protestation contre le matérialisme moderne, destructeur de l'enthousiasme et de la joie. « Je veux bien qu'il y ait de la force majeure, des maux nécessaires, des mécaniques dans certains cas, des trolleybus, des Cyclo-pompes, des calculatrices à moteur, je comprends les sciences exactes, les notions arides pour le bien de l'Humanité, le Progrès en marche... Mais je vois l'homme d'autant plus inquiet qu'il a perdu le goût des fables, du fabuleux, des légendes, inquiet à hurler, qu'il adule, vénère le précis, le prosaïque, le chronomètre, le pondérable. Ça va pas avec sa nature. Il devient fou, il reste aussi con... (12) »

Avant de demander à l'antisémitisme l'explication de tous les malheurs de l'univers, Céline avait écrit une page véritablement extraordinaire sur l'opposition de la vision religieuse traditionnelle du monde et du matérialisme contemporain :

« La supériorité pratique des grandes religions chrétiennes, c'est qu'elles doraient pas la pilule. Elles essayaient pas d'étourdir, elles cherchaient pas l'électeur, elles sentaient pas le besoin de plaire, elles tortillaient pas du panier. Elles saisissaient l'homme au berceau et lui cassaient le morceau d'autor. Elles le rencardaient sans ambages : « Toi, petit putricule informe, tu seras jamais qu'une orduure... De naissance tu n'es que merde... Est-ce que tu m'entends ? C'est l'évidence même, c'est le principe de tout!... Cependant, peut-être, peut-être... en y regardant de tout près... que t'as encore une petite chance de te faire un peu pardonner d'être comme ça tellement immonde, excrémental, incroyable... C'est de faire bonne mine à toutes les peines, épreuves, misères et tortures de ta brève ou longue existence. Dans la parfaite humilité... » Et Céline avouait préférer le bon sens de ces « authentiques Pères de l'Eglise, qui connaissaient leur ustensile » à la folie de tous ceux qui, depuis deux siècles, ont suivi le principe du diable « en braquant l'Homme sur la matière (13) ».

Cette magnifique protestation contre la déchéance matérialiste ne nous permet-elle pas de voir en Céline, malgré ses attaques contre le « christianisme judaïque », l'un des grands défenseurs contemporains de la spiritualité ?

*

* *

1. Drieu La Rochelle, *Réflexions sur le catholicisme (L'Émancipation nationale, 24 juin 1938)*.
2. Ibid.
3. Drieu La Rochelle, *Notes pour comprendre le siècle* (Gallimard, 1941), p. 123.
4. *Op. cit.*, p. 173.
5. Drieu La Rochelle, *Réflexions sur le catholicisme (L'Émancipation nationale, 24 juin 1938)*.

6. Op. cit., pp. 552-553.

7. Op. cit., pp. 553-554.

8. Op. cit., pp. 558-560.

9. Op. cit., p. 563.

10. F. Céline, *L'École des Cadavres* (Denoël, éd. 1938, 2^e ed. 1942), p. 201.

11. L.-F Céline, *Les beaux Draps* {Nouvelles Éditions Françaises, Paris, 1941), p. 81

12. Ibid., pp. 165-166.

13. L.-F. Céline, *Mea Culpa* (Denoël, 1937), pp. 17- 18.